

arts

Dans son dernier spectacle, présenté dans le « In » de la 69^e édition du festival d'Avignon, Ahmed El Attar poursuit son exploration de la société égyptienne à travers la famille. Réunis pour le dîner, huit parents et amis de la bonne société cairote donnent libre cours à leur méchanceté et à leur bêtise. Une subtile évocation des pesanteurs sociales post-révolutionnaires.

À table avec des ogres ordinaires



Ci-dessus, ci-contre et page suivante : « **The Last Supper** » d'Ahmed El Attar joué au théâtre de Vedène, dans le cadre du festival d'Avignon 2015.

© MOSTAFA ABDEL ATY

Ahmed El Attar a le goût de l'anti-phrase. Dans *On the importance of being an Arab* (2009), seul en scène pour interpréter son propre rôle, le metteur en scène égyptien débattait sur un fond musical survolté un monologue fait de conversations téléphoniques réelles entre lui et ses proches. Performance de la trivialité et du vacillement, cette création décevait l'horizon d'attente produit par le titre. On ne sera donc qu'à moitié surpris de découvrir que *The Last Supper*, sa dernière création, n'a pas grand-chose à voir avec la Cène qu'il fait miroiter¹. Autour d'une grande table transparente, onze comédiens – huit convives et leurs trois domestiques – composent un tableau tristement ordinaire : un dîner dans une famille de la bourgeoisie cairote, après le mouvement populaire amorcé le 25 janvier 2011 qui a débouché sur l'éviction du président Moubarak.

1. *Last Supper* est la traduction littérale, en langue anglaise, du mot Cène.

Banquet de mots creux

Tous assis face au public, un père obsédé par ses investissements financiers et son gendre Mido, qui partagent une même passion pour l'Amérique, leurs filles et épouses incapables de penser au-delà de leur vie domestique et de leurs virées shopping discutent de tout et de rien. Avec une nette préférence pour le rien. Dans *The Last Supper*, on parle pour justifier l'ordre des choses. On se félicite devant témoins du prix de vente de sa Mercedes. On partage le souvenir d'une délicieuse

cervelle dégustée chez un notable quelconque. On se lamente sur le sort de son pays et on imagine une vague théorie du complot menée par l'Amérique, l'Iran et pourquoi pas la Suède... Cela pendant 50 minutes, sans progression narrative ni effets de style.

« J'ai toujours cherché à vider mon théâtre de toute dimension littéraire. C'est ma manière de refuser la sacralité encore largement attachée au texte théâtral, aussi bien en Égypte qu'en Occident », explique Ahmed El Attar. Son banquet de la haute société égyptienne est alors une sorte d'anti-Zawaya, témoignages de la révolution, la pièce de l'Égyptien Hassan El Geretly pro-

grammée l'année dernière au festival d'Avignon. Succession de récits fictifs d'hommes et de femmes impliqués de manières diverses dans la révolution, ce spectacle révélait autant la complexité de l'événement en question qu'une foi plutôt solide dans le langage.

Grâce à l'éclatement de la narration, *Zawaya* parvenait tout de même à échapper à la « pédagogie souvent doublée de démagogie » qui, selon Ahmed El Attar, est « un des problèmes majeurs du théâtre égyptien contemporain ». « Faute de contacts suffisants avec d'autres pratiques, celui-ci a tendance soit à imiter ce qui se fait ailleurs, soit à s'inventer une pseudo-authenticité à laquelle il prétend se nourrir. Souvent, la figure du conteur trône au milieu de ces discours sur le retour à l'origine. Mais pour moi, ça ne correspond à rien : je n'ai jamais vu un conteur dans les rues du Caire. »



L'art de l'infime décalage

Comme son auteur et metteur en scène, *The Last Supper* est un spectacle profondément urbain. Au point que les onze protagonistes au verbe capricieux et embrouillé



dilection –, «ce personnage représente toute une génération d'artistes et d'intellectuels à la solde du régime». Lesquels, selon le metteur en scène, qui dirige depuis 2012 le festival de théâtre indépendant D-CAF, ne se trouvent pas seulement dans le milieu théâtral officiel: «Certains indépendants n'attendent qu'une chose: faire partie de ceux qui sont payés pour

jouer et chanter l'ordre institué.» Comme tous ses compagnons de plateau, cette figure aurait pu habiter l'Égypte d'avant la Révolution.

The Last Supper n'est pas pour autant une performance pessimiste: si Ahmed El Attar y montre une société quasi inchangée depuis le soulèvement de 2011, c'est plus pour éviter que cette césure tombe dans l'oubli que pour en nier l'importance. «On peut parfois avoir l'impression de retours en arrière depuis la révolution, mais l'Égypte continue d'avancer. Il lui faudra peut-être vingt, trente ans pour être à la hauteur de ce qu'ont voulu les hommes et les femmes de la révolution.» D'ici là, bien des repas étrangement similaires à celui de *The Last Supper* auront lieu, et Ahmed El Attar ne manquera pas de continuer à le rappeler. ●

Anaïs Heluin est journaliste culturelle

paraissent à première vue former un portrait vivant et fidèle de la frange de la société à laquelle Ahmed El Attar s'intéresse. Mis en position de voyeur, le spectateur ne peut pourtant aller jusqu'au bout de l'identification qui lui semble proposée. Caricature ou réalité, se demande le public occidental? Ahmed El Attar a l'art et la manière de ne pas donner de réponse. L'indécision tient à distance et incite à la réflexion.

À la limite du stéréotype, les convives de *The Last Supper* s'offrent à la compréhension d'un regard étranger à la société égyptienne tout en restant assez ancrés dans la culture du pays pour ne pas donner dans ce théâtre mondialisé et fausement subversif dont la 69^e édition du festival d'Avignon a regorgé. En travaillant sur «une forme d'étrangeté qui excède les références culturelles», le metteur en scène a fait en sorte que les entrepreneurs véreux et autres crapules de son spectacle ne soient pas la réplique exacte de ceux qui dominent la société égyptienne. «Même si une bonne partie du public égyptien appartient à la bourgeoisie visée, le très léger décalage de mon dîner par rapport au quotidien de cette classe sociale m'éloigne de la critique frontale.» Et donc de la confrontation politique directe, qui aurait risqué de provoquer le rejet immédiat de la bourgeoisie caïrote.

La brièveté de *The Last Supper* est pour beaucoup dans sa précieuse étrangeté. Un peu plus d'insultes envers le peuple égyptien qu'un général arrivé en cours de dîner taxe

volontiers de «vermine», quelques anecdotes sexuelles vaseuses supplémentaires, et le *Souper* aurait sans doute basculé vers une charge plus explicite. Entre une prière expédiée par le père de famille sur un air de Bob Dylan – *Blowin' in the wind*, dont le titre décrit efficacement la vanité des paroles échangées – et le licenciement d'un majordome accusé d'avoir giflé un des enfants indociles de la compagnie, *The Last Supper* est une sorte d'instantané, de photographie sans légende.

Un passé encore bien présent

Ahmed El Attar ne s'embarrasse ni d'introduire ni de conclure le déballage d'égos surdimensionnés et de bêtise de ses huit mangeurs. Sans considération pour le temps qu'a pu mettre le spectateur à rejoindre la salle – pour le festival d'Avignon, il a choisi le théâtre de Vedène, situé à plus d'une demi-heure en bus des remparts – il ouvre le rideau sur sa petite apocalypse domestique et le referme bien avant qu'on soit repu. Une manière efficace de questionner l'arbitraire de la représentation théâtrale et le rôle de l'artiste dans une société où la liberté d'expression n'est guère beaucoup plus qu'une fiction. Parmi les plus détestables de la tablée, un artiste souligne d'ailleurs la mise en abyme qu'Ahmed El Attar pratique dans la plupart de ses spectacles depuis *Oedipus the President* (1994), qui a commencé à le faire connaître sur la scène internationale.

Tout en provocation gratuite – le viol de bonnes est son sujet de pré-

The Last Supper d'Ahmed El Attar

> du 9 au 15 novembre 2015 au Théâtre de Gennevilliers (92) > le 17 novembre à l'Apostrophe, scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise (95), dans le cadre du Festival d'Automne > le 21 novembre au Théâtre Liberté à Toulon (83) > les 24 et 25 novembre à Bonlieu, scène nationale d'Annecy (74) > les 20 et 21 janvier 2016 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles > les 25 et 26 janvier 2016 au Teatro Arena del sole de Bologne (Italie)